

La main de singe

I

Au dehors, la nuit était froide et humide, mais, dans le petit salon de la villa Laburnam, les stores étaient baissés et le feu flambait gaiement. Mr. White faisait une partie d'échecs avec son fils, et sa conception du jeu était si contraire aux règles établies, il mettait à chaque instant son roi dans des situations si critiques, que sa femme elle-même, assise auprès de l'âtre en train de tricoter, ne pouvait s'empêcher de lui en faire l'observation.

« Entends-tu le vent ? » s'écria Mr. White, qui venant un peu tard de s'apercevoir d'une erreur fatale, cherchait avec ingénuité à empêcher son fils de la constater.

« J'entends », répondit le fils, les yeux obstinément fixés sur l'échiquier tandis qu'il allongeait la main. « Échec.

— Je doute qu'il vienne ce soir, dit le père en jouant à son tour.

— ... Et mat, riposta le fils.

— Voilà ce que c'est que d'habiter loin de tout, cria brusquement Mr. White avec une énergie que rien ne justifiait ; c'est le coin le plus infect et le plus détestable que j'aie jamais vu. L'allée est un marécage et la route un torrent. Ma parole ! c'est à se demander où les gens ont la tête ! Sous prétexte qu'il n'y a que deux maisons dans la rue, on trouve que c'est inutile de s'en occuper.

— Ça ne fait rien, mon ami, lui dit sa femme d'une voix apaisante ; tu gagneras peut-être la partie suivante. »

Mr. White redressa brusquement la tête, juste à temps pour intercepter un coup d'œil d'intelligence entre la mère et le fils. Il cessa de maugréer et dissimula un sourire coupable sous sa maigre barbe grise.

« Le voici », dit Herbert White, qui venait d'entendre la barrière claquer et un pas lourd se rapprocher de la porte.

Le vieillard se précipita pour aller ouvrir, et on l'entendit murmurer quelques paroles apitoyées à l'adresse du nouveau venu. Lequel s'apitoya lui-même sur son propre sort, si bien que Mrs. White se prit à toussoter en murmurant : « Allons ! allons ! », tandis que son mari rentrait, suivi d'un grand gaillard aux épaules carrées, aux yeux chassieux et au visage rubicond.

« Le sergent-major Morris », dit-il en manière de présentation.

Le sergent-major serra les mains à la ronde et, prenant place dans le fauteuil qu'on lui offrait près du foyer, couva du regard son hôte, qui allait chercher du whisky et des verres et mettait une bouilloire en cuivre sur le feu.

Au troisième verre, ses yeux devinrent plus pétillants et, se carrant dans son fauteuil, il se mit à parler avec volubilité ; le petit cercle familial s'était aussitôt resserré autour de lui, et chacun écoutait avec le plus vif intérêt ce voyageur qui avait visité les coins les plus reculés et qui évoquait moult scènes fantastiques, exploits prodigieux, batailles, fléaux et peuplades sauvages.

« Et il a fait ce métier-là pendant vingt et un ans, dit Mr. White en se tournant vers sa femme et son fils. Quand il est parti, c'était un vrai gamin ; maintenant, regardez-le.

— Cela n'a pas l'air de lui avoir fait trop de mal, constata poliment Mrs. White.

— Je voudrais bien connaître l'Inde, moi aussi, dit le vieillard. Oh ! uniquement pour visiter, vous savez.

— Vous êtes bien mieux où vous êtes », déclara le sergent-major en secouant la tête. Il posa son verre vide, soupira légèrement et se remit à secouer la tête.

« J'aurais pourtant bien aimé voir tous ces vieux temples, ces fakirs et ces sorciers, reprit le vieillard. Qu'est-ce donc que cette histoire que vous aviez commencé à me raconter l'autre jour, Morris ? Ça parlait d'une main de singe, il me semble...

— Oh ! ce n'est rien, répondit avec vivacité le soldat. Du moins, rien qui vaille la peine d'être raconté.

— Une main de singe ? fit Mrs. White avec curiosité.

— Mon Dieu, c'était comme qui dirait une manière de sortilège », expliqua le sergent-major d'un ton détaché.

L'oreille tendue, ses trois hôtes s'étaient penchés en avant. D'un geste distrait, le visiteur porta son verre vide à ses lèvres, puis le reposa sur la table. Une fois de plus, son hôte le lui remplit.

« À là voir, reprit le sergent-major en fouillant dans sa poche, on dirait une main de momie desséchée. »

Il sortit de sa poche un objet de petites dimensions qu'il exhiba à ses auditeurs. La vieille dame se recula en faisant la grimace, mais son fils le prit dans sa main et l'examina avec intérêt.

« Et qu'a-t-elle de spécial, cette main de singe ? s'enquit Mr. White en reprenant l'objet à son fils et en le déposant sur la table après l'avoir regardé à son tour.

— Un vieux fakir, un très saint homme, lui a jeté un charme, expliqua le sergent-major. Il voulait démontrer que notre vie est régie par le destin, et que ceux qui veulent aller à l'encontre de leur destinée en sont toujours punis. Grâce à ce charme, trois personnes distinctes pouvaient voir se réaliser trois souhaits chacune. »

Il avait dit cela d'un ton si impressionnant que ses auditeurs parurent quelque peu gênés d'avoir pris la chose en riant.

« Mais alors, monsieur, pourquoi n'avez-vous pas formulé vos trois souhaits ? » répondit du tac au tac Herbert White.

Le soldat le considéra de cet air de condescendance avec lequel les hommes parvenus à l'âge mûr traitent la trop présomptueuse jeunesse. « J'ai essayé », répliqua-t-il avec calme, et sa figure marbrée de rouge devint toute pâle.

« Et vos trois souhaits se sont vraiment réalisés ? questionna Mrs. White.

— Oui », répondit le sergent-major, et le bord de son verre heurta ses dents.

« Et, à part vous, d'autres personnes ont-elles formulé des souhaits ? insista la vieille dame.

— Oui, dit le soldat. Le premier a vu ses trois souhaits réalisés. J'ignore quels étaient les deux premiers ; mais, pour le troisième, c'est la mort qu'il a souhaitée. C'est comme cela que j'ai hérité de la main. »

Il avait un tel air de gravité que tout le monde s'était tu.

« Mais puisque vous avez eu vos trois souhaits, Morris, à présent elle ne vous sert plus à rien, fit enfin remarquer le vieillard. Alors pourquoi la conservez-vous ? »

Le soldat secoua la tête. « Une idée comme cela, sans doute, déclara-t-il d'une voix hésitante. J'avais bien songé à la vendre, mais je crois que je n'en ferai rien. Elle a déjà causé bien assez de malheurs. Du reste, personne ne voudrait l'acheter. Il y en a qui se figurent que c'est un conte de fées, et ceux qui y croient à moitié demandent à la prendre à l'essai avant de me payer.

— Si vous aviez encore droit à trois souhaits, demanda le vieillard, les utiliseriez-vous ou non ?

— Je ne sais pas, fit l'autre. Je ne sais pas. »

Il ramassa le fétiche sur la table, le balança un instant entre son pouce et son index, puis le jeta soudain dans le feu. White, poussant un petit cri, se baissa et l'arracha aux flammes.

« Vous feriez mieux de la laisser brûler, dit le soldat d'un ton grave.

— Puisque vous n'en voulez plus, Morris, insista le vieillard, faites-m'en cadeau.

— Non, riposta son ami avec obstination. Moi, je l'ai jetée au feu. Si vous la gardez, je ne veux pas être responsable de ce qui vous arrivera. Montrez donc que vous êtes un homme sensé, remettez-la dans le feu. »

Mais le vieillard secoua la tête en contemplant sa nouvelle acquisition. « Comment s'y prend-on ? questionna-t-il.

— On la tient dans la main droite et l'on prononce un souhait, expliqua le sergent-major. Seulement, méfiez-vous, je vous ai prévenu.

— Cela ressemble à un conte des *Mille et Une Nuits*, constata Mrs. White en se levant et en commençant à mettre le couvert. À ta place, moi, je demanderais quatre paires de mains pour ma femme. »

Son mari reprit dans sa poche le talisman qu'il venait d'y mettre, et tous trois partirent d'un franc éclat de rire comme le sergent-major, la mine inquiète, s'élançait vers lui pour le retenir.

« Si vous tenez à formuler un souhait, fit-il d'une voix bourrue, que ce soit au moins quelque chose de sensé. »

Mr. White remit le talisman dans sa poche et, approchant des chaises de la table, invita son ami à y prendre place. Le dîner créa une diversion, et le talisman se trouva à peu près oublié, puis, après le repas, les parents et leur fils réclamèrent tous un nouvel épisode des aventures du soldat dans l'Inde.

« Si l'histoire de la main de singe n'est pas plus vraie que toutes celles qu'il nous a racontées », dit Herbert quand la porte se fut refermée sur leur invité, qui s'était sauvé juste à temps pour reprendre le dernier train, « je crois que nous n'aurons pas grand succès avec.

— Lui as-tu donné quelque chose en échange, père ? s'enquit Mrs. White en épiait la physionomie de son mari.

— Oh ! peu de chose, répondit-il en rougissant légèrement. Il ne voulait rien accepter, mais je l'y ai forcé. Mais il m'a encore recommandé de m'en défaire.

— Plus souvent ! dit Herbert en feignant d'être scandalisé. Enfin ! nous sommes sur le point de connaître d'un seul coup la richesse, la gloire et le bonheur ! Fais le souhait d'être empereur, père ; comme cela, tu seras sûr de porter la culotte dans ton ménage. »

Il fit le tour de la table en courant, poursuivi par Mrs. White qui, pour se venger de l'affront, s'était armée d'un appuie-tête.

Mr. White sortit la main de singe de sa poche et la considéra d'un œil perplexe. « Je ne sais vraiment pas quel souhait formuler, je t'assure, dit-il d'un ton hésitant. J'ai l'impression d'avoir déjà tout ce que je peux désirer.

— Si tu rentrais seulement dans le prix de ta maison, tu serais bien heureux, n'est-ce pas ? lui dit Herbert en lui posant la main sur l'épaule. Eh bien ! souhaite qu'il te tombe deux cents livres : ça fera juste le compte. »

Le père, un peu penaud de sa propre crédulité, leva le talisman à bout de bras en souriant, tandis que le fils, prenant un air solennel, que démentait le coup d'œil malicieux qu'il lança à sa mère, s'asseyait au piano et se mettait à jouer quelques notes impressionnantes.

« Je désire avoir deux cents livres », prononça distinctement le vieillard.

Un accord vigoureusement plaqué par le jeune homme ponctua sa phrase. Mais, au même instant, un cri angoissé s'échappa de la gorge du vieillard. Sa femme et son fils se précipitèrent vers lui.

« Elle a bougé ! s'écria-t-il en regardant l'objet qu'il venait de jeter avec dégoût sur le plancher. Pendant que j'énonçais le souhait, elle s'est tordue dans ma main comme un serpent.

— En attendant, je ne vois pas l'argent, dit le fils en ramassant le talisman et en le posant sur la table ; et nous ne le verrons jamais, j'en suis bien sûr.

— C'est ton imagination : tu t'es figuré cela, père, dit Mrs. White à son mari en lui jetant un regard anxieux.

Il secoua la tête. « N'importe ; il n'y a pas de mal, mais cela m'a quand même donné un coup. »

Ils retournèrent s'asseoir au coin du feu, et les deux hommes achevèrent leurs pipes. Au dehors, le vent soufflait plus fort que jamais, et le vieillard tressaillit nerveusement en entendant une porte claquer à l'étage. Un silence inaccoutumé et déprimant s'appesantit sur eux trois, jusqu'au moment où le vieux couple monta se coucher.

« Vous allez certainement trouver le magot ficelé dans un sac au milieu de votre lit, dit Herbert en leur souhaitant le bonsoir, et vous trouverez sans doute aussi quelque gnome horrible accroupi sur le haut de l'armoire, qui vous regardera empocher votre bien mal acquis. »

Il resta seul, assis dans l'obscurité, à contempler le feu qui se mourait, où il crut voir passer des figures grimaçantes. La dernière était tellement effrayante, tellement simiesque, qu'il la fixa avec une véritable stupeur. Elle finit par lui paraître si vivante qu'une sorte de malaise s'empara de lui : il allongea

la main pour prendre sur la table son verre d'eau afin d'en répandre le contenu sur le feu. Mais ce fut la main de singe que rencontrèrent ses doigts et, frissonnant malgré lui, il les essuya sur son veston et monta se coucher.

II

Le lendemain matin, lorsqu'il s'assit à la table du petit déjeuner toute baignée d'un magnifique rayon de soleil d'hiver, il fut le premier à rire de sa frayeur. La salle à manger avait un aspect prosaïque et accueillant qu'elle n'avait pas la veille au soir, et la vilaine petite main ratatinée avait été jetée sur le buffet, avec une insouciance qui témoignait du peu de cas que l'on faisait de ses propriétés magiques.

« Tous les anciens soldats doivent être pareils, dit Mrs. White. Comment avons-nous pu écouter de pareilles sornettes ? Est-ce que nous vivons à une époque où il suffit de prononcer un souhait pour qu'il se réalise ? Et, même si c'était possible, en quoi deux cents livres pourraient-elles te faire du mal, père ? »

— À moins qu'elles ne lui dégringolent du haut du ciel sur la tête », s'écria Herbert, toujours prêt à plaisanter.

« Morris m'a expliqué, dit Mr. White, que les choses se passaient d'une manière si naturelle que l'on pouvait fort bien les attribuer à de simples coïncidences.

— Eh bien ! en tout cas, tâche que l'argent ne t'arrive pas pendant mon absence, répartit Herbert en se levant de table. J'ai grand peur, quand tu seras riche, que tu ne deviennes un vieux grigou dont nous aurons à rougir devant tout le monde. »

Sa mère éclata de rire et, l'accompagnant jusqu'à la porte, le regarda s'éloigner sur la route ; revenue à table à côté de son mari, elle se mit à se moquer de sa crédulité. Ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'elle entendit passer le facteur, de courir voir ce qu'il avait apporté, ni de maugréer un peu sèchement contre l'insobriété des sous-officiers en retraite lorsqu'elle s'aperçut qu'il n'y avait au courrier que la facture du tailleur.

« Herbert va sûrement te chiner encore ce soir en rentrant, dit-elle à son mari pendant le dîner.

— C'est fort possible, dit Mr. White en se versant de la bière ; mais il n'en est pas moins vrai que cet objet a bougé dans ma main ; quant à cela, je le jure.

— Tu l'as cru, dit la vieille dame d'un ton conciliant.

— Non, non, j'en suis parfaitement sûr, répondit le vieillard. Ce n'était pas une illusion ; je venais à peine.... Eh bien, qu'as-tu donc ? »

Sa femme ne répondit pas. Elle était en train d'observer un homme aux allures bizarres qui regardait la maison d'un air indécis comme s'il avait envie d'y entrer mais n'osait pas le faire. L'esprit encore obsédé par l'idée des deux cents livres, elle remarqua qu'il était correctement vêtu et qu'il portait un chapeau de soie tout neuf. À trois reprises, il s'arrêta devant le portail de la villa, puis s'en éloigna à nouveau. La quatrième fois, il posa la main dessus, puis, semblant prendre une résolution subite, il le poussa et traversa l'allée qui conduisait à la maison. En un tour de main, Mrs. White se débarrassa de son tablier, qu'elle dissimula sous un coussin, et courut ouvrir.

L'inconnu, qui paraissait fort gêné, la regarda à la dérobée en entrant. Il écouta d'un air préoccupé les explications qu'elle lui adressait pour s'excuser du désordre de la pièce, où le ménage n'était pas encore fait, et de la tenue de son mari, qui portait sa blouse de jardin. Ces explications terminées, Mrs. White attendit, avec toute la patience que l'on peut attendre d'une femme, qu'il lui exposât le but de sa visite, mais il semblait éprouver quelque difficulté à se décider.

« Je... On m'a chargé, madame... dit-il enfin en se baissant pour enlever un petit morceau de fil blanc qui s'était attaché à son pantalon. Je viens de la part de la maison "Maw et Meggins". »

La vieille dame sursauta. « Il est arrivé quelque chose ? demanda-t-elle d'une voix haletante. Il est arrivé malheur à Herbert ? De quoi s'agit-il ? De quoi s'agit-il ? »

Son mari s'interposa. « Allons, allons, mère, calme-toi, lui dit-il très vite. À quoi bon s'affoler ainsi ? Vous ne nous apportez pas de mauvaises nouvelles, n'est-ce pas, monsieur ? » Et il regarda l'inconnu d'un air presque suppliant.

« Malheureusement... commença le visiteur.

— Il est blessé ? » s'écria la mère, bouleversée.

Le visiteur s'inclina en signe d'assentiment. « Grièvement blessé, répondit-il d'une voix sans timbre, mais il ne souffre pas.

— Oh ! Dieu soit loué ! s'exclama la vieille dame en s'étreignant les mains. Dieu soit loué ! Dieu... »

Elle s'arrêta net, frappée tout à coup par la sinistre signification de la réponse qu'on venait de lui faire ; et aussitôt elle eut l'effroyable confirmation de ses craintes en voyant le visiteur se détourner. Suffoquée par l'émotion, elle revint à son mari, plus lent à comprendre, et posa sa vieille main tremblante sur la sienne. Il y eut un long silence.

« Il a été pris dans une machine, expliqua le visiteur d'une voix sourde.

— Dans une machine », répéta Mr. White, hébété, « oui... »

Il regardait fixement par la fenêtre et, au bout d'un instant, il prit la main de sa femme dans la sienne et la pressa avec force, comme il en avait l'habitude lorsqu'ils se faisaient la cour, quarante ans auparavant.

« C'était le seul enfant qui nous restait, dit-il en se tournant doucement vers le visiteur. C'est dur. »

L'autre toussa et, se levant, marcha lentement jusqu'à la fenêtre. « Messrs. Maw et Meggins m'ont chargé de vous exprimer toute la part qu'ils prennent à votre douleur, dit-il sans se retourner. Veuillez considérer, je vous prie, que je ne suis que leur employé et que j'obéis strictement à leurs ordres. »

Les vieux parents ne répondirent pas ; livide, les yeux exorbités, la malheureuse mère pouvait à peine respirer ; le père avait les traits aussi crispés que devait les avoir son ami le sergent le jour où il avait reçu le baptême du feu.

« Je suis également chargé de vous prévenir que la maison Maw et Meggins décline toute responsabilité, continua le visiteur. Elle ne se considère astreinte à aucune obligation, mais, en considération des services rendus par votre fils, elle se propose de vous offrir une certaine somme à titre d'indemnité. »

Mr. White abandonna la main de sa femme et, se levant, regarda le visiteur avec une expression horrifiée. Ses lèvres sèches articulèrent un seul mot : « Combien ?

— Deux cents livres », répondit l'autre.

Un imperceptible sourire passa sur la physionomie du vieillard, qui n'avait même pas entendu le cri déchirant poussé par sa femme, et, tendant les mains en avant comme un aveugle, il s'écroula comme une masse sur le plancher.

LA SUITE DANS LE RECUEIL